

Discours de rentrée académique 2025

Annemie Schaus
Rectrice de l'ULB

Madame la Commissaire européenne,
Madame la Ministre-Présidente,
Mesdames et messieurs les Ministres et Parlementaires,
Vos excellences, mesdames et messieurs les Ambassadeurs et Ambassadrices
Mesdames et messieurs les Bourgmestres, Échevines et Échevins,
Madame la haute fonctionnaire,
Chers et chères Rectrices et Recteurs,
Chers et chères Présidentes, Présidents, Directrices et Directeurs,
Chers et chères Doyennes et Doyens,
Très chère équipe,
Mon cher Jan,
Chers et chères Collègues,
Chers et chères étudiants, et étudiantes,
Chères et chers amies et amis,

En 2021, lors de mon discours de rentrée, j'ai évoqué la crainte d'un monde, marqué par l'épreuve du Covid dont la jeunesse paierait le prix fort ; un monde où l'acculturation scientifique menaçait.

En 2022, à l'occasion du centenaire du Solbosch, j'ai parlé des fondamentaux de notre université qu'il ne suffit pas de brandir comme un flambeau. La vaillance de nos prédécesseurs est un héritage, et l'héritier n'a aucun mérite s'il ne maintient pas, ou s'il n'enrichit pas cet héritage. Tous les flambeaux finissent par s'éteindre si on ne les entretient pas.

En 2023, à Charleroi, j'ai repris la métaphore du canari dans les mines : l'université sifflait l'alerte face à l'extrême droite de plus en plus présente et triomphante. La Marche sur la Démocratie s'est confirmée et les thèmes autant que les pratiques, propres à l'extrême droite, s'insinuent de plus en plus au sein même de partis démocratiques.

En 2024, ce fut l'occupation, le clivage grandissant, le dialogue menacé. J'ai défendu l'impérative nécessité de la nuance. Celle-ci a été plus que jamais malmenée et les attaques ont déferlé souvent sans aucune nuance, quelle qu'en soit l'origine.

À chaque fois, les craintes évoquées sont devenues réalité, depuis peu à une vitesse et une ampleur stupéfiantes.

« J'ai appris que, pour être prophète, il suffisait d'être pessimiste », écrivait Elsa Triolet. Et si Camus écrivait dans les années 1950 qu'il fallait choisir entre être un optimiste qui pleure ou un pessimiste qui rit, force est de constater qu'aujourd'hui, pessimistes et optimistes auraient plutôt tendance à communier dans les larmes.

Où se trouve la lumière face à toutes ces ombres ?

Dominique Eddé, cette femme que j'admire tant (et qui notez-le revient à l'ULB le 8 octobre prochain présenter son nouveau livre), Dominique Eddé que je citais l'année dernière, porte un amour particulier à ce mot : « lumière ». Elle lui semble inattaquable dans un monde où l'on attaque tout, même l'oxygène que nous respirons.

Tous les grands récits épiques, depuis l'Antiquité jusqu'à Harry Potter, décrivent cette lutte contre l'obscurité et cette quête vers la lumière. C'est d'ailleurs le mot d'ordre de notre université : la science vainc les ténèbres. La science vainc les ténèbres : la science, mais aussi les principes qui la nourrissent.

Toutes les cultures ont développé des concepts de résistance fondée sur cette certitude : il y a en tout être une part irréductible qu'aucune tyrannie ne peut anéantir – il y a en tout être une part irréductible qu'aucune tyrannie ne peut anéantir

À l'échelle personnelle et spirituelle, cela peut être le *Sirr* des Soufis, ou l'*Ātman* des Hindous. Cela peut être par la dissimulation, comme pour la *Taqiyya* islamique ou le *Ketman* de Milosz, ou encore pour les *Anoussim* juifs respectant avant tout le *Pikouah nefesh*, la préservation de la vie : feindre pour éviter la persécution, en conservant intact sa foi, sa lucidité, sa liberté d'esprit. Cela peut être le *Sumud* palestinien, cette persévérance active face à l'adversité, cette résistance par l'existence même qui transforme la simple survie en acte politique, et qui ajoute à la préservation d'un sanctuaire mental une ténacité existentielle et une détermination à transmettre sa culture. Ou encore le *Widerstand*, la résistance spirituelle intérieure du pasteur luthérien allemand Dietrich Bonhoeffer, assassiné par les nazis.

No passaràn !, pour reprendre un autre slogan de résistance. Les ombres ne passeront pas. Elles ne peuvent plus s'étendre. Je sais que les meilleurs photographes ont besoin des ombres pour mettre en valeur la lumière ; qu'un puit de lumière dans une forêt est magique. Mais il est des paysages sans ombre où la beauté et le soleil règnent en maître. Et les paysages les plus beaux, comme ceux de Toscane si chers à l'écrivain Vincent Engel, sont souvent le fruit de luttes âpres et terribles.

Ce qui ne passera pas, c'est l'antisémitisme au sein de notre université. Il y a eu des actes antisémites commis sur nos campus, à l'encontre de membres de notre communauté ; tous ont conduit à des procédures disciplinaires ou des plaintes pénales, qui sont en cours. Non. L'ULB n'est pas une université où les juifs ne sont pas bienvenus. Non. L'ULB n'est pas bienveillante à l'antisémitisme, quoi qu'en disent certains et certaines, y compris des responsables politiques et des édiles.

Je travaille avec des collègues admirables à combattre ce fléau. C'est une de mes priorités. Autant que la lutte contre toute tentative, par les mots ou les gestes, de stigmatiser les musulmans membres de notre communauté – musulmans réels ou fantasmés, comme on l'a vu dans l'ignoble partage sur les réseaux sociaux d'une liste de prénoms.

De telles attaques, menées avec une force décomplexée ne peuvent être tolérées.

Ce qui ne passera pas, c'est cette « pédagogie de la violence » ;

Cette « pédagogie de la violence » qui s'étend sans limite, propagée par des réseaux sociaux où s'exprime à l'excès une parole irresponsable. Mais plus encore et plus gravement lorsqu'elle est le fait des responsables politiques eux-mêmes, dont on est en droit d'attendre valeur d'exemple, en Belgique et à l'étranger qui considèrent que la violence est un outil de résolution de conflit qui, de ce fait, normalisent et légitiment progressivement ce qui, loin d'être un phénomène naturel, est un comportement socialement appris et culturellement transmis. Injurier ses adversaires, menacer des journalistes, mépriser les artistes et les intellectuels ou justifier des actes de guerre à l'encontre de civils sous quelque prétexte que ce soit, tout ceci participe de cette « pédagogie de la violence ». Recourir à l'invective, au chantage, à l'intimidation, s'en prendre personnellement à celles et ceux considérés comme « ennemis » parce qu'ils ne partagent pas une opinion ou refusent de choisir un camp, afficher leur visage et leur nom sur nos campus, user de dégradations, de tags haineux ou de violence ; tout cela, est à l'opposé des missions de l'université.

Et que dire, de l'impuissance de nos démocraties qui peinent, parfois tragiquement, à répondre aux défis auxquels elles sont confrontées. L'impuissance nourrit le ressentiment, et le ressentiment alimente les populismes. Là où elles devraient être flexibles et inventives, elles apparaissent soit paralysées par des mécanismes absurdes, comme à Bruxelles, soit affaiblies et décrédibilisées par leurs propres contradictions, comme en France ou au sein de l'Union Européenne, qui bredouille face à Trump et Poutine, alors que, dans ces cas comme dans bien d'autres, les défis sociétaux sont plus cruciaux que jamais ?

Ce qui ne passera pas, ce sont les attaques dont des universités, de plus en plus nombreuses, sont la cible, comme l'ULB ou comme Harvard avec laquelle nous sommes en contact.

Sous l'emprise d'un président aux ambitions totalitaires, les universités américaines subissent un assaut sans précédent depuis l'entre-deux-guerres, tout comme les institutions publiques en charge de la santé, de la culture, de la lutte pour le climat ou de la justice sociale. Traitées d'antisémite sous prétexte que nous cherchons à préserver le débat et la nuance, ou que nous condamnons les crimes commis par le gouvernement israélien comme ceux commis par le Hamas : et pendant ce temps, ce qui se déroule sous nos yeux à Gaza est d'une horreur insoutenable, monstrueuse.

Œuvrer par la coopération internationale ou l'accueil d'étudiants ou chercheurs étrangers est désormais une transgression ; les obstacles administratifs et les refus d'entrer sur le territoire sont devenus la norme, alors qu'aucun développement ne peut se concevoir, dans nos pays et dans le reste du monde, sans cet accès à l'enseignement supérieur.

Les sciences humaines, souvent stigmatisées comme foyers de « radicalisme », voient leurs financements menacés. Les disciplines scientifiques, même les plus techniques, ne sont pas épargnées lorsque leurs conclusions viennent heurter les récits devenus depuis peu dominants, qu'il s'agisse du changement climatique, de la santé publique ou des questions de genre. Le chercheur, la chercheuse n'apparaît plus comme un éclaireur ou un témoin impartial, mais comme un adversaire dans un champ de bataille culturel, où le mot « wokisme », pourtant dénué de tout fondement, est devenu l'injure imparable.

Ce n'est plus seulement l'experte ou l'expert que l'on conteste, mais l'idée même d'une vérité construite ensemble, patiemment, par la recherche et les débats entre pairs. Le danger n'est pas qu'aux États-Unis ; les universités d'Europe sentent à leur tour s'alourdir la même menace.

Derrière nos murs séculaires, l'autonomie vacille : la politique s'invite, l'économie s'impose, et certains savoirs sont sommés de prouver leur « utilité ». La Science, trop lente pour l'impatience des temps, devient suspecte, inefficace, inutile. Derrière ces attaques, c'est la possibilité même d'une conversation démocratique fondée sur la raison et la science qui vacille, entraînant la démocratie dans son sillage.

Non, rien de tout cela ne peut passer. Dans ce climat d'incertitude, une autre force se dessine : la solidarité internationale des universités. Au-delà des frontières et des langues, elles savent que leur mission est commune, que la liberté de penser n'est l'apanage d'aucun pays et ne peut être soumise à aucun dogme.

Soumise à aucun dogme : la devise de l'ULB. Ce lien discret mais tenace tisse une communauté de savoir, prête à résister aux pressions politiques et aux rétrécissements idéologiques. Plus que jamais face à la menace, la plupart des universités portent une promesse : celle d'un front solidaire où le savoir demeure un bien partagé et invincible, une lumière !

Au fil des événements récents, on a beaucoup entendu dire que les gens, que le monde était « sidéré ». Mais le temps de la sidération est révolu !! Il faut ouvrir les yeux, serrer les dents et plus que jamais réaffirmer nos engagements et les missions qui sont les nôtres. Chasser les ténèbres, promouvoir une pédagogie non pas de la violence mais du vivre-ensemble ! Résister en tant qu'individu, résister en tant que communauté ; résister pour soi, résister pour les autres ! « Je me révolte, donc nous sommes », écrivait Camus.

Il faut choisir nos modèles. Andrée Geulen en est modèle remarquable ; jeune bruxelloise et plus précisément ixelloise, enseignante à l'école Gatti de Gamond, Andrée Geulen a sauvé la vie de plusieurs centaines d'enfants juifs durant l'occupation nazie. Elle est alors toute jeune, elle a 21 ans. Elle va devoir rapidement entrer en clandestinité où elle s'engage dans des activités de sauvetage rigoureusement organisées, en allant récupérer des enfants juifs et en allant les confier dans des familles ou encore des monastères. Elle dira plus tard : « [j]e pleure encore en pensant à toutes les fois où j'ai dû arracher des enfants à leurs parents, sans pouvoir leur dire où je les emmenais ». (vidéo 1).

Bien après la guerre, elle fut reconnue comme Juste des Nations.

Andrée Geulen nous montre que nous avons toujours le choix de résister à l'horreur. Et de ne pas se soumettre. Elle a continué son combat contre l'injustice et pour la liberté jusqu'à la fin de sa vie. A cent ans. (vidéo 2) Le combat continue.

Sa famille perpétue avec détermination sa mémoire ! Elle est présente ce soir. Je l'en remercie infiniment.

Avec Jan Danckaert, avec la VUB, nous avons donné le nom d'Andrée Geulen à l'association qui mène toutes nos activités communes, porte hauts nos engagements ; s'amarre solidement à notre histoire. Parce que s'amarrer solidement à notre histoire, c'est aussi retisser du lien entre les membres de la communauté universitaire, de nos communautés universitaires.

Le combat continue.

Nos fondamentaux, ceux de nos fondateurs Théodore Verhaegen et Auguste Baron, sont mis à mal comme jamais. Le libre examen est brandi à tort et à travers, comme un principe vidé de son souffle premier. On le dresse comme un instrument désaccordé et non plus un étendard de justice. Il n'éclaire plus, il cogne. Et dans son sillage, on ne trouve qu'un obscur silence.

Il n'est dès lors pas inutile de revenir sur ce qui le fonde véritablement.

Le libre examen a une histoire, il a une mémoire. Verhaegen parlera pour la première fois de « liberté d'examen » à l'ULB en 1854, comme synonyme d'indépendance de la raison humaine. L'antithèse de cette liberté d'examen est constituée par une foi dogmatique qui refuse de soumettre les faits à un examen indépendant et suppose une soumission à des préjugés. Théodore Verhaegen, déjà, parle d'une méthode scientifique.

Méthode scientifique inscrite comme principe premier dans nos statuts, le libre examen fut aussi conçu comme un droit fondamental à la liberté de conscience, et même une sacralisation de la liberté de conscience, conçue comme une liberté totale. D'où l'engagement de la défendre et de combattre ceux qui prétendaient la réprimer. La liberté que promeut notre université est une liberté active, comme le soulignait le célèbre l'historien – en tous cas au 20^{ème} siècle – André Uyttendaele [je cite] : « Le libre examen n'est pas neutre ; il est nécessairement engagé contre toute forme d'oppression, d'injustice, d'intolérance, contre tout ce qui peut porter atteinte à la liberté et à la dignité de l'homme. Mais il n'est inféodé à aucun parti, à aucune philosophie en particulier. Il revendique pour tout individu le droit de tout remettre en cause, à tout moment, y compris soi-même ». [fin de citation]. « [D]e tout remettre en cause, à tout moment, y compris soi-même » ; Oui, penser contre soi-même.

Le combat continue.

Le libre examen, au-delà des matières et des disciplines, c'est la capacité de douter de soi, de remettre ses certitudes en question. C'est le réflexe de se demander sans relâche non seulement dans quel monde vivons-nous, mais aussi dans quel monde voulons-nous vivre ? Trop longtemps considéré comme acquis ou mis sous le tapis, ce principe fondateur doit être revivifié ; et j'y travaille avec un groupe informel, dirigé par Jean-Philippe Schreiber, dont le rapport sera bientôt discuté avec tous les corps représentatifs de notre communauté.

Vu les défis, il est certain que le combat sera long et laborieux, mais il s'inscrit dans la défense de nos priorités et dans l'accomplissement des missions que la société nous confie. Sans doute serais-je amenée à me répéter l'année prochaine ; peu importe, la répétition est la mère de l'enseignement...

Je ne crois pas que lorsque la lumière apparaît au bout du tunnel, le plafond s'effondre. Le grand philosophe allemand Hans Jonas a plutôt soutenu que « la prophétie du malheur a pour but d'empêcher qu'il ne se réalise ». Et si la mission de l'université est de créer des précédents, elle est aussi de s'opposer au pire en l'anticipant. De créer de la lumière dans les profondeurs des ténèbres. Ou de contribuer à la mise en place d'ombres apaisantes.

Le combat continue.

Je vous remercie.